

360

MAGAZINE

La révolution selon Magnus Carlsen ●	35
Que la partie commence! ●	36
Judit Polgar, pionnière magyare ●	39
Le tricheur, le streamer et la championne ● ...	40

ÉCHECS UNE PASSION MONDIALE

L'irruption des intelligences artificielles et d'Internet avait déjà commencé à changer la donne. Puis les vagues de confinement et le succès fou de la série *Le Jeu de la dame*, sur Netflix, sont venues nourrir notre fascination pour les échecs. L'afflux massif de nouveaux joueurs chamboule le vieux jeu et invite à le réinventer pour l'adapter au XXI^e siècle. Ce qui est loin de déplaire au grand maître international Luke McShane, le chroniqueur échiquéen du magazine britannique *The Spectator*.

—The Spectator Londres

Il y a dix ans, la réplique avait valu à l'humoriste [britannique] Matt Kirshen une cinquième place au concours de blague du Fringe d'Édimbourg [l'un des plus grands festivals des arts vivants] : *"Je faisais une partie d'échecs avec mon copain et il m'a dit : 'Et si on essayait de rendre les choses plus intéressantes ?' Du coup, on a arrêté de jouer aux échecs."* Pas mal, pour une boutade et, comme tous ceux qui jouent aux échecs depuis toujours, j'en ai entendu un certain nombre. Mais les temps ont changé.

À la fin de l'année dernière, la minisérie de Netflix *Le Jeu de la dame* a été vue dans 62 millions de foyers au cours de ses vingt-huit premiers jours de diffusion [un nombre impressionnant, mais qui ne veut pas dire que la série a été regardée en entier dans autant de foyers : Netflix a comptabilisé tous les abonnés qui ont regardé au moins deux minutes du programme]. Depuis, ça ricane un peu moins.

Je dois bien reconnaître que le succès de la série n'était pas entièrement dû au jeu d'échecs. Le regard extraordinaire de l'actrice Anya Taylor-Joy, qui incarne l'héroïne Beth Harmon [une championne fictive d'échecs, dans les années 1960-1970], y était sans doute pour beaucoup, et les œuvres en habits d'époque attirent les audiences comme du miel. Cela étant, les échecs occupent tout de même une place de choix dans la série, et *Le Jeu de la dame* offre un bon aperçu des paillettes comme des côtés moins reluisants de l'univers des tournois. Ce n'est certainement pas en "poussant du bois" que vous ferez fortune, mais ça vous donnera peut-être une chance de vous envoyer en l'air.



SPORT

SOURCE



THE SPECTATOR

Londres, Royaume-Uni

Hebdomadaire

spectator.co.uk

“Le Spectateur” est une institution de la presse britannique. Fondé en 1828, c’est le journal de référence des intellectuels

et dirigeants conservateurs, mais aussi des eurosceptiques : *The Spectator* a soutenu la sortie de l’Union européenne lors du référendum de 2016. Réputé pour ses analyses et son ton incisif, il appartient depuis 1989 au même groupe que *The Daily Telegraph*.

↓ Dessin de Francesco Santese, Italie.
Il est inspiré du personnage d’Elizabeth Harmon dans la série *Le Jeu de la dame*, énorme succès sur Netflix à la fin de l’année 2020.



Contexte

“Le Jeu de la dame”,
série reine

Elizabeth Harmon (Anya Taylor-Joy) et Benny Watts (Thomas Brodie-Sangster) dans *Le Jeu de la dame*. Photo Netflix

“Les échecs peuvent également être magnifiques.” Beaucoup sont tombés d'accord avec cette réplique de l'héroïne du *Jeu de la dame*, série mise en ligne par Netflix le 23 octobre 2020.

Elizabeth Harmon, un personnage fictif incarné par Anya Taylor-Joy (Golden Globe de la meilleure actrice pour ce rôle), découvre son talent pour les échecs à l'orphelinat et va tenter de se hisser au plus haut niveau de la discipline, dominée, dans ces années 1960, par les Soviétiques. Sur fond de guerre froide et de lente émancipation féminine, Beth – quand elle ne passe pas la nuit à visualiser le mouvement des pièces sur le plafond de sa chambre – affronte ses propres démons : l'alcool et les tranquillisants. La série a été saluée par la critique internationale, charmée par le jeu des acteurs, les costumes d'époque, l'atmosphère. Et le public a suivi, un engouement dont les effets se sont vite fait sentir, relève **Bloomberg**. Si les mesures de confinement avaient déjà dopé la fréquentation des sites permettant de jouer en ligne, le portail spécialisé Chess.com a vu son nombre mensuel de nouveaux inscrits passer de 1 million depuis le début de la pandémie à 2,8 millions en novembre 2020, et même franchir les 50 millions fin décembre. Pendant le même mois de novembre, détaille **The Guardian**, la demande aux États-Unis, selon eBay, a augmenté de 215 % pour les échiquiers et de 45 % pour les pendules d'échecs.

↓ Dessin de
Kopelnitsky,
États-Unis.



Le vertige permanent entre angoisse et triomphe ne convient certes pas à tout le monde, mais la série a donné envie à beaucoup d'essayer. Quelques-uns me l'ont confirmé, d'autres m'ont demandé de leur donner des cours. Quand la série est sortie, les ventes de plateaux ont explosé – bien que ce ne soit pas un accessoire indispensable pour débiter : les sites d'échecs en ligne comme Lichess et Chess.com permettent d'entamer une partie en quelques secondes, à n'importe quelle heure du jour, contre des adversaires du monde entier. Avant la pandémie, il m'arrivait souvent de repérer des joueurs en ligne, assis seuls dans un train ou dans un café, et d'éprouver un étrange sentiment de complicité. Loin de balayer ou faire défiler les pages [sur leur smartphone], ils avaient le regard rivé sur le quadrillage de leur écran, perdus dans l'univers des possibles.

Le jeu a toujours été envoiçant, mais il est curieux de voir soudain le grand public s'y intéresser. L'image populaire des échecs s'est cristallisée à Reykjavik [la capitale de l'Islande] en 1972, lorsque l'Américain Bobby Fischer a battu le Soviétique Boris Spassky. (L'intrigue du *Jeu de la dame* s'inspire beaucoup de la mythologie entourant ce “match du siècle”.) S'il est vrai que le récent engouement pour les échecs n'a pas la même résonance géopolitique, la pratique en ligne a apporté de nouvelles dimensions. J'ai l'impression d'être un invité dans une soirée n'en finissant pas de se dérouler, mais revigorée par l'arrivée tardive d'une foule de fêtards – qui ont entendu dire que les binoclards intellos sont maintenant à la mode, sans savoir ce qu'ils ont raté depuis cinquante ans.

Le retentissement du *Jeu de la dame* n'a en réalité fait que précipiter une dynamique qui était déjà bien engagée. Le confinement avait contribué à remettre les échecs à l'honneur, car c'était l'une des rares activités si bien adaptée à cette ère de contraintes. On peut en effet y jouer gratuitement, y consacrer exactement le temps que l'on veut [les parties les plus courtes durent deux minutes, les plus longues peuvent se jouer par correspondance pendant des semaines], et il n'y a pas besoin d'avoir de la levure dans ses placards [une allusion à la frénésie de boulangerie qui s'est emparée de certains confinés au cours de l'année écoulée].

Mais ce jeu millénaire est bien autre chose qu'une façon de tuer le temps, et on imagine aisément qu'il puisse y avoir des raisons plus spirituelles pour s'y mettre. Dans le meilleur des cas, il offre un étrange type d'intimité, en ce sens que chaque partie devient une danse, ou au moins un débat, avec l'adversaire. D'autres s'attachent davantage à son histoire et à son symbolisme historique. Le docudrame diffusé l'année dernière sur Netflix *Derrière nos écrans de fumée* [consacré aux dérives des algorithmes utilisés par les réseaux sociaux] témoignait du désenchantement que la technologie inspire à tant de gens, qui restent pourtant captifs de leurs applications. Beaucoup s'imaginent que les échecs représentent une activité plus enrichissante – l'antithèse du superficiel. Les échecs les plus profonds, tels qu'ils se pratiquent dans

les tournois du championnat du monde [le circuit officiel de la Fédération internationale des échecs], se jouent en format classique [quatre-vingt-dix minutes pour les 40 premiers coups par joueur, trente minutes pour le reste de la partie, chaque coup créditant par ailleurs l'horloge du joueur de trente secondes]. Et quand une partie peut durer jusqu'à sept heures, on ne peut pas se contenter d'une réflexion superficielle.

Or, depuis quelques années, on préfère les parties beaucoup plus courtes, limitées à une quarantaine de minutes [“parties rapides”], voire à une dizaine [“blitz”]. À ce rythme, il faut savoir manier habilement l'art du bluff, car une attaque n'est hasardeuse que si l'adversaire a le temps de repérer la faille. Sous la pression, même les meilleurs joueurs peuvent commettre d'impardonnables gaffes. Ce que le jeu perd en profondeur est compensé par ce frisson d'excitation que recherchent les adeptes des échecs en ligne.

Lorsque la crise sanitaire a mis fin aux rencontres physiques autour d'un échiquier, le champion du monde Magnus Carlsen a lancé un circuit de tournois parallèle invitant les meilleurs joueurs du monde à disputer une série de parties rapides en ligne [voir page suivante]. Ce nouveau format en a séduit beaucoup. Dans leur grande majorité, les nouveaux passionnés d'échecs ont envie de parties courtes et frénétiques, et certains n'auront rien connu d'autre.

Aux débuts d'Internet, il y avait un forum de discussion appelé Usenet, dont la plupart des utilisateurs étaient issus des milieux universitaires. Chaque année, à la rentrée de septembre, un nouveau groupe d'étudiants s'inscrivait, puis enfrenait joyeusement les règles et usages en vigueur. Puis, au bout d'un certain temps, les novices finissaient par rentrer dans le rang, mais en 1993 le géant de l'Internet AOL a ouvert Usenet à tous ses abonnés. Les nouveaux arrivants ont déferlé en tel nombre qu'ils n'ont jamais pu être disciplinés. C'est ainsi qu'est apparue dans le folklore d'Internet l'expression de “septembre éternel” pour décrire cette vague de bouleversement social qui ne s'est jamais arrêtée. Un changement comparable est en train de se produire dans la culture des échecs.

Désormais, où que se déroule le match, l'essentiel du public sera en ligne, et ce mode de jeu correspond à la capacité de concentration de plus en plus réduite du spectateur amateur. Des mêmes foisonnent sur Internet et les plus grands champions se chamaillent sur Twitter. (Je me rappelle le temps où ils publiaient des lettres ouvertes – l'expression même dégage un charme suranné!)

Entre-temps, les joueurs continuent d'affluer. Selon les données des plateformes d'échecs en ligne, des centaines de millions de parties se jouent chaque mois (soit plusieurs milliers par minute). Beaucoup se déroulent à une vitesse étourdissante. (Quiconque a essayé le format “bullet” [“balle”], où chaque joueur n'a qu'une minute de réflexion pour ses coups, sait qu'il faut s'en remettre à son intuition.) La dernière mode consiste à diffuser en streaming des vidéos de parties d'échecs sur le site Twitch, où le grand maître Hikaru Nakamura attire régulièrement des dizaines de milliers de spectateurs en direct.

Au cours des dernières décennies, j'ai assisté à quelques schismes, réunifications et “aubes nouvelles” dans le monde des échecs, mais le regain d'intérêt actuel pour les échecs semble signaler une évolution durable déclenchée par la mystérieuse conjonction d'une pandémie, de l'Internet et d'une adolescente alcoolique devenue héroïne de télévision.

— Luke McShane
Publié le 12 février

La révolution selon Magnus Carlsen

Le champion du monde norvégien rêve d'élargir le public des échecs pour en faire un sport populaire et plus rémunérateur. Pour cela, tous les moyens sont bons, y compris lancer son circuit parallèle, en ligne.

—Aftenposten (extraits) Oslo

Cela remonte à onze ans, mais Espen Agdestein s'en souvient encore très bien. Magnus Carlsen venait d'avoir 19 ans quand, le 1^{er} janvier 2010, il est arrivé en tête du classement mondial des échecs pour la première fois. Tout d'un coup, ce jeune garçon tout à fait ordinaire est devenu une star en Norvège. Et on lui téléphonait à des quatre coins du monde pour obtenir un petit quelque chose du "Mozart des échecs". Du jour au lendemain, Carlsen est même devenu mannequin pour la marque internationale de vêtements G-star. Tout s'est donc passé très vite. [Trois ans plus tard, en 2013, le jeune prodige est devenu champion du monde, un titre qu'il détient encore aujourd'hui.]

Petit à petit, cependant, les appels internationaux à son manager Agdestein se sont faits rares. Qu'en était-il des autres joueurs d'échecs? Suscitaient-ils l'intérêt des médias? Touchaient-ils des revenus de sponsoring? "Nous avons exploré le marché des sponsors. Mais, contrairement à ce que l'on observe pour les joueurs de golf ou de tennis, la difficulté était, entre autres, que Magnus ne passait jamais à la télévision. Toute tractation s'avérait difficile parce que le public ne le voyait qu'une année sur deux, lors des championnats du monde", explique Agdestein.

Agdestein et Carlsen se sont alors mis à rêver. Ils se sont demandé comment faire pour que le public s'intéresse aux échecs en dehors des championnats du monde. "Nous avons toujours su que l'engouement pour les échecs est important, que beaucoup de gens s'y intéressent et y jouent. Mais nous n'avons jamais réussi à devenir un sport retransmis à la télévision. Ceci a empêché les échecs de se développer et d'attirer des partenaires commerciaux", détaille le manager.

En Norvège, les chaînes NRK et VGTV ont montré ce qu'il était possible de faire pour captiver un grand nombre de téléspectateurs lors des championnats du monde [un accord de diffusion avait été signé pour la période 2015-2020]. Mais une fois les championnats terminés, tout redevenait calme, même en Norvège. Personne n'avait la volonté ni les fonds suffisants

pour susciter l'engouement des téléspectateurs internationaux en dehors des championnats du monde. Jusqu'à aujourd'hui.

Et c'est l'équipe de Carlsen qui y est parvenue, en s'inspirant de l'e-sport [les compétitions en ligne de jeux vidéo], du tennis et du golf. Il y a un peu plus d'un an [soit avant la crise sanitaire], la société Play Magnus a annoncé vouloir faire des échecs un e-sport et a organisé un tournoi avec une dotation globale de 50 000 dollars [42 000 euros]. "Nous avons imaginé des tournois professionnels en ligne, convaincus que cela prendrait. Et les choses se sont effectivement accélérées", confie le directeur de Play Magnus, Andreas Thome.

En 2020, la pandémie de Covid-19 et la série *Le Jeu de la dame* ont contribué, l'une et l'autre, au développement spectaculaire des échecs en ligne. Play Magnus en a profité financièrement et a lancé, au printemps, le Magnus Carlsen Chess Tour en prévoyant quatre tournois dotés de 1 million de dollars [844 000 euros]. C'était du jamais-vu dans le monde des échecs, aussi bien en termes de format que de dotation.

Tournois majeurs. La première saison du circuit [organisée entre avril et août 2020] a été un succès, tant en nombre de participants qu'en nombre de spectateurs. La saison deux a rapidement été annoncée – toute une année de grands tournois dits "majeurs", inspirés du golf et du tennis, et une dotation globale de 1,5 million de dollars [1,3 million d'euros]. "Nous pensons que [notre circuit] deviendra le plus important circuit des échecs. C'est un tournoi où les joueurs peuvent se montrer. Désormais, l'attention se portera sur nous tous les mois, affirme Agdestein. Nous faisons des échecs un véritable sport mondial".

Le rêve de Carlsen et d'Agdestein est vraiment en passe de se réaliser. De grands sponsors ont été associés aux compétitions. Les prix sont plus importants. Ils ont construit un studio de télévision international et les droits ont été vendus à plusieurs acteurs. Les joueurs internationaux font part, eux aussi, d'un regain d'intérêt de la part des sponsors et du public.

Mais que se passera-t-il quand le monde redeviendra normal et que le coronavirus



Magnus Carlsen en janvier 2021 lors du tournoi de Wijk aan Zee (Pays-Bas). Remko de Waal / ANP / AFP

Agenda

Circuit officiel — Le 19 avril, les huit joueurs qui avaient commencé à disputer le Tournoi des candidats à Ekaterinbourg – avant d'être interrompus par le Covid-19 au printemps dernier – doivent se retrouver dans la ville russe pour terminer cette compétition. Le vainqueur ira disputer son titre mondial à Magnus Carlsen, à Dubaï, entre le 24 novembre et le 16 décembre. Le Français Maxime Vachier-Lagrave est en bonne position mais rien n'est joué.

Circuit parallèle — En marge du circuit officiel, Magnus Carlsen a organisé sa propre série de tournois en ligne, sur un format de jeu bien plus court. Le Meltwater Champions Chess Tour (dont le nom a changé plusieurs fois en fonction des sponsors) est programmé de novembre 2020 à octobre 2021, avec environ une compétition par mois. Les plus grands noms des échecs y participent. Magnus Carlsen s'est montré en petite forme lors des dernières étapes.

ne sera plus qu'un mauvais souvenir? Les échecs resteront-ils un e-sport dans lequel les joueurs utilisent l'informatique et pas un échiquier physique? "Nous l'avons senti venir même avant le coronavirus. En Norvège, 4 000 personnes sont membres d'un club d'échecs, mais 400 000 jouent sur un site d'échecs. Les échecs sont devenus numériques, et cette évolution sera pérenne", prédit Agdestein.

Play Magnus a donc déjà commencé à planifier la suite du circuit. L'objectif est de jouer les uns contre les autres sur ordinateur. "Mais nous pourrions réunir les joueurs, de sorte qu'ils soient ensemble même s'ils jouent sur un ordinateur. L'expérience du public est plus intense lorsqu'il voit les visages à l'écran. Il voit les émotions des joueurs et participe d'une autre façon que lors de parties d'échecs physiques", précise Agdestein. Pour y arriver, Play Magnus a mis à contribution de nombreuses personnes ayant un bagage commercial.

Plusieurs fervents amateurs d'échecs sont sceptiques quant à l'orientation donnée par Carlsen et son équipe. "Certains déploieront que cela devienne commercial. Mais le ski de fond, le biathlon et tous les autres sports sont commerciaux. S'ils ne le sont pas, ils perdent leur pertinence. Populariser les échecs permet aux enfants d'avoir des modèles. C'est ce que souhaite Magnus", conclut Espen Agdestein.

— Sondre Moen Myhre
Publié le 27 décembre 2020

QUE LA PARTIE COMMENCE !

Originaires d'Inde, les échecs existent, selon les historiens, depuis le VI^e siècle. Loin d'être figées, leurs règles ont évolué constamment au gré des mœurs politiques et sociales. Une saga passionnante.

— **Kommersant** (extraits) *Moscou*

Le *Harsacarita*, première esquisse des échecs

D'après les historiens, les échecs seraient nés en Inde au VI^e siècle. Les règles exactes du jeu appelé par la suite "*chaturanga*" n'ont pas été conservées, mais le principe, qui a pu être reconstitué en recoupant des sources, était très proche de celui des échecs. Deux jeux de 16 pièces étaient disposés sur un plateau de 8 cases sur 8. Les pièces symbolisaient une armée chargée de protéger le roi. Celle-ci comprenait un conseiller militaire, des chars de combat, des éléphants [les fous modernes, le russe a gardé le nom "éléphant" pour la pièce], un cavalier et des fantassins. Chaque type de pièce avait sa règle de déplacement sur le plateau. Ce jeu, très en vogue dans la noblesse indienne, est mentionné dans la biographie romancée de l'empereur Harsha [590-647], écrite par le poète de sa cour, Banabhata, au milieu du VI^e siècle.

Cet ouvrage, le *Harsacarita*, constituait une ode au génie politique de Harsha : son biographe le présente comme le fédérateur des terres hindoues, qui aurait apporté la paix et la prospérité à son peuple. Banabhata exprimait la magnificence de Harsha par des métaphores filées, l'une d'entre elles donnant justement la part belle aux échecs : "*Sous le règne de ce roi, seules les abeilles se disputaient le nectar, seuls les poèmes voyaient leurs pieds raccourcis et seul l'ashtapada accueillait les manœuvres du chaturanga.*" "*Ashtapada*" désignait un plateau de jeu et "*chaturanga*", l'armée. Ce qui signifie que, sous le règne de Harsha, les manœuvres militaires ne s'apprenaient que sur un plateau de jeu puisqu'il n'a pas mené de campagnes sanglantes. Par la suite, le mot "*chaturanga*" a désigné le jeu lui-même, tandis que les échecs sont devenus synonymes d'une bataille intellectuelle pour le titre de meilleur stratège, un combat mené sans que soit versé le sang du moindre soldat.

Une représentation de l'ordre social féodal

Les échecs ont été importés en Europe par les Arabes vers la fin du IX^e siècle, puis ont vraiment gagné en popularité au XI^e siècle, en prenant une nouvelle dimension intellectuelle : au-delà de la stratégie militaire,



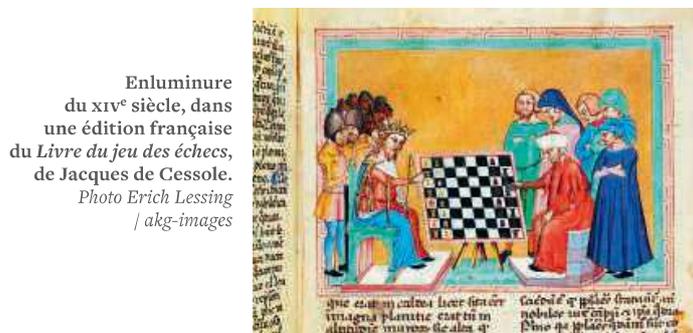
Siddhartha Gautama jouant contre un démon. Fresque du temple bouddhiste de Wat Buak Krok Luang, en Thaïlande (vers 1835).
Photo Pictures From History / akg-images

les échecs sont devenus un modèle d'État féodal idéalisé. C'est précisément à ce titre qu'ils ont intéressé le moine dominicain Jacques de Cessole qui a écrit en 1300 un traité intitulé *Livre du jeu des échecs*.

Le traité [de ce moine qui vivait dans le nord de l'actuelle Italie] commençait par une fable morale sur la naissance des échecs : jadis, à Babylone, construite d'après Cessole sur un quadrillage de 64 carrés, régnait un tyran cruel et injuste ; ses sujets, épuisés par leurs souffrances, sollicitèrent l'aide d'un sage pour y remédier. Le sage traça un quadrillage de 64 carrés, fit couler 16 figurines en or et 16 en argent, puis se rendit au palais et expliqua au roi, à l'aide de ces pièces, les droits et les devoirs des habitants de la cité ; le roi fut impressionné et régna dès lors en juste.

Ce petit conte introduisait l'analyse de l'échiquier comme modèle d'État. Le roi et la dame (la reine avait remplacé le conseiller militaire au cours du Moyen Âge) symbolisaient la famille royale, les cavaliers représentaient les chevaliers, les tours étaient les fonctionnaires, les fous étaient les juges, et enfin les pions symbolisaient les simples sujets (Cessole avait doté chacun des 8 pions d'un métier : tailleur, forgeron, marchand, etc.). Aux échecs, expliquait Cessole, comme dans un État, tous les sujets doivent soutenir et renforcer l'autorité du roi, et chaque pièce joue un rôle important à cet égard. Cessole voyait même un sens dans le fait que les pions se trouvent en première ligne devant la noblesse : ce sont précisément eux qui nourrissent et habillent les couches supérieures, assurant leur existence.

Comme l'affirmait le moine, le *Livre du jeu des échecs* était issu d'un cycle de sermons qu'il avait lus à ses paroissiens. D'aucuns pensent que cet intérêt pour la politique et l'ordre social, ainsi que sa volonté de prendre les échecs en exemple pour les expliquer, n'étaient pas fortuits : Cessole a vécu à une époque où la mobilité sociale était en croissance et où la position



Enluminure du XIV^e siècle, dans une édition française de *Livre du jeu des échecs*, de Jacques de Cessole.
Photo Erich Lessing / akg-images



Tableau du Français Gillot Saint-Evre (1822) représentant une scène de *La Tempête*, de Shakespeare : la partie entre Miranda et Ferdinand.
Photo Art Collection 2 / Alamy / Photo 12

sociale n'était plus uniquement déterminée par les origines. L'émergence de nouvelles chances commençait à ébranler la structure rigide de la société : en voulant protéger l'organisation sociale coutumière et renforcer les fondations de l'ordre féodal, Cessole pensait servir Dieu.

Scachs d'amor : les pouvoirs élargis de la dame

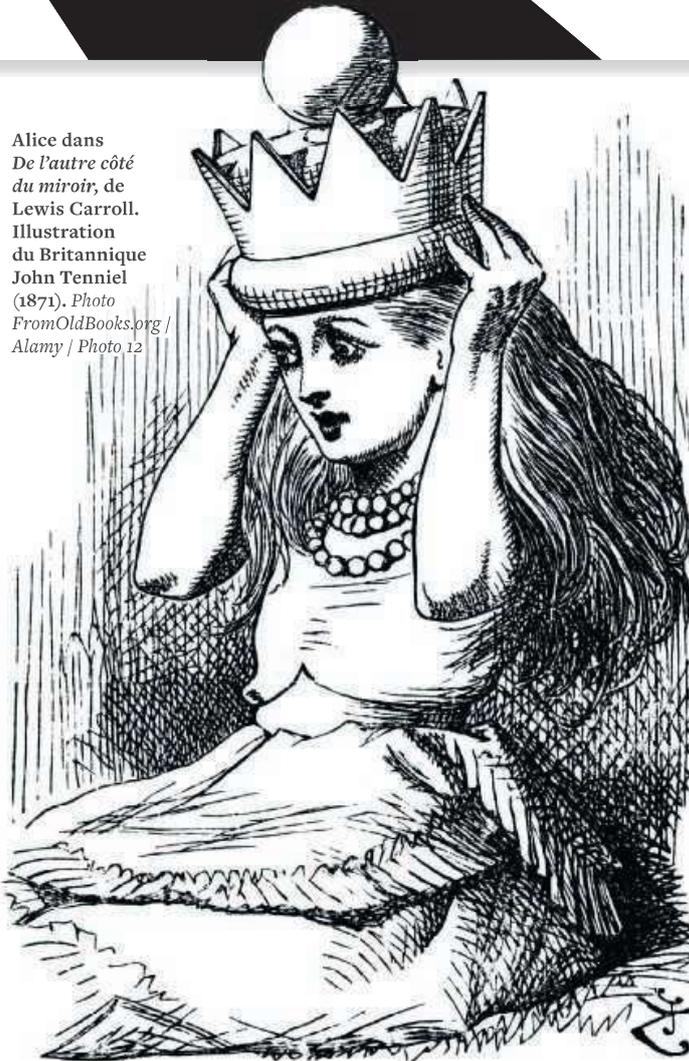
Les règles des échecs ont mis du temps à se figer, et pendant longtemps des différences ont subsisté. Il y avait, cependant, une règle de base commune aux variantes orientale et européenne qui les distingue des variantes modernes : jusqu'à la fin du xv^e siècle, la dame était la pièce la plus faible sur le plateau – elle ne pouvait se déplacer que d'une case en diagonale. Le premier document où le statut de cette pièce évolue est un poème espagnol de 1475, *Les Échecs de l'amour* (*Scachs d'amor* en version originale). La structure du poème [écrit en valencien] reprend celle d'une partie d'échecs entre Mars et Vénus qui débattent autour de la définition de l'amour. Leurs déplacements sont accompagnés de commentaires qui permettent de comprendre que, dans cette version des règles, la dame dispose de possibilités de mouvement pratiquement illimitées : elle peut se déplacer en ligne droite d'autant de cases vides que souhaité.

Ces nouvelles possibilités de déplacement de la dame pourraient être la conséquence de l'évolution de la situation politique en Espagne. En effet, le 11 décembre 1474, le roi Henri IV de Castille mourut ; il n'avait pas d'héritier et, le 13 décembre, sa demi-sœur Isabelle de Castille s'attribua le trône. Isabelle 1^{re} de Castille [aussi connue sous le nom d'Isabelle la Catholique] avait épousé Ferdinand II d'Aragon, mais ne le fit pas couronner, lui attribuant seulement le rôle d'époux de la reine ; il finit tout de même par recevoir le titre de roi, mais avec des droits très limités. Parce que le plateau d'échecs était une allégorie reconnue de l'État, le nouveau statut de la reine espagnole fut transposé dans les règles, et la pièce la plus faible dépassa dès lors le roi par son pouvoir. Dès la fin du xv^e siècle, cette nouvelle règle s'imposa partout et fut conservée jusqu'à aujourd'hui.

La Tempête : les échecs comme forme littéraire

La pièce tragicomique *La Tempête*, écrite en 1611, est la seule œuvre de Shakespeare qui mentionne le jeu d'échecs. De prime abord, la scène impliquant les échecs ne semble pas y occuper une place importante, avant de se révéler en être la clé. Prospero, duc de Milan déchu, élève sa fille, Miranda, sur une île déserte où ils ont été exilés par le frère de Prospero après un coup d'État orchestré avec la complicité du roi de Naples, Alonso. Prospero, désireux de reconquérir

Alice dans *De l'autre côté du miroir*, de Lewis Carroll. Illustration du Britannique John Tenniel (1871). Photo FromOldBooks.org / Alamy / Photo 12



La Fièvre des échecs, film muet du Russe Vsevolod Poudovkine (1925).

son trône, se tourne vers la sorcellerie pour couler en mer le navire transportant Alonso et son fils, Ferdinand. Le père et le fils survivent, mais échouent de part et d'autre de l'île et chacun ignore tout du sort de l'autre. Prospero leur réserve une série d'épreuves, dans le but de marier Miranda à Ferdinand et de prendre sa revanche sur Alonso pour l'avoir détrôné. La scène du jeu d'échecs intervient dans le dénouement, lorsque

Repères

L'intelligence artificielle, de rivale à alliée

Il y a vingt-cinq ans, un champion du monde perdait pour la première fois contre une intelligence artificielle (IA). Les débats sur la place de l'IA ne sont pas éteints, mais les algorithmes n'ont pas tué le jeu millénaire. La machine n'a fait que s'améliorer depuis, souligne **Wired**, et elle s'est imposée comme outil d'entraînement indispensable. "Désormais, n'importe quel smartphone peut trouver des coups à donner le tournis à un grand maître." Dans un autre registre, le magazine évoque Maia, un programme d'IA de l'université de Cornell (État de New York) qui "fait quelques pas en arrière pour comprendre comment l'humain joue – imitant même ses gaffes". La dernière tendance du secteur consiste à imiter des styles de jeu particuliers. De quoi donner la possibilité, par exemple, de se frotter au légendaire joueur américain Paul Morphy, mort en 1884.

manière dont Shakespeare a littéralement construit sa pièce sur un échiquier, révélant ainsi le potentiel littéraire de ce jeu. Un procédé promis à un brillant avenir.

De l'autre côté du miroir : un pion devient reine

"Le pion blanc (Alice) joue et gagne en 11 coups", écrit Lewis Carroll en préambule de son roman [*De l'autre côté du miroir*, 1871]. Ou plutôt en légende du diagramme d'échecs qui figure en première page. Tout le texte est en fait la réponse à ce problème, sous la forme d'un conte. Chaque case représente un rebondissement dans le périple d'Alice, chaque personnage qu'elle rencontre est une pièce de l'échiquier. Seulement, comme la partie se joue de l'autre côté du miroir, le jeu est faussé. En 11 coups, les noirs ne jouent que trois fois, la Reine blanche est particulièrement étourdie et farfelue : par deux fois, elle rate l'occasion de faire mat et s'enfuit devant le Cavalier noir au lieu de le prendre. Alice est la seule à savoir quoi faire sur le plateau, qu'elle traverse en pion d'un pas assuré avant de se transformer en reine et faire mat au roi.

La règle de la transformation d'un pion en reine ou en toute autre pièce a longtemps été controversée. Sa signification était simple : si les échecs représentent deux armées, alors le soldat qui a su traverser les lignes ennemies a droit à une promotion au grade de sous-officier, donc il

Alonso, pardonné par Prospero, observe son fils, rescapé, jouer aux échecs avec sa dulcinée, Miranda. La métaphore amoureuse autour des échecs était alors déjà bien ancrée dans les arts, mais Shakespeare ne s'est pas limité à cette signification.

La chercheuse [française] Marie-Thérèse Jones-Davies a ainsi remarqué que la scène du jeu est en réalité un calligramme des échecs : elle tient en 8 lignes et se compose de 64 mots (le nombre de cases sur l'échiquier), la première partie de 32 mots étant séparée de la seconde par une césure. Il ne s'agit pas d'un simple jeu intellectuel, mais d'une sorte de cryptogramme qui révèle que toute la pièce est structurée comme une partie d'échecs : le père et le fils agissent sur des côtés opposés de l'île, chacun se croyant le seul roi (Ferdinand, convaincu que son père est mort, agit comme son héritier), et ne soupçonnent pas qu'un joueur invisible, Prospero, mène en réalité le jeu. Voilà les échecs passés de la métaphore amoureuse à la métaphore de l'intrigue politique ; mais le plus important ici est la

devient la plus faible des pièces maîtresses. Et, pendant longtemps, il s'est agi du vizir [le conseiller du roi]. Mais, à mesure que, dans les échecs à l'europpéenne, cette pièce était de plus en plus souvent qualifiée de reine, les joueurs ont été confrontés à un problème : un roi pouvait-il avoir deux reines ? Suivant les régions, on a réglé le problème différemment : en renommant la reine "dame" [comme en français, mais le russe a gardé "ferz" un mot proche de "vizir"] et en n'autorisant la transformation qu'à condition que la reine ne soit plus sur l'échiquier, ou en transformant le pion en n'importe quelle pièce, sauf le roi. Cette dernière variante a été la plus populaire et la moins périlleuse : rares étaient les joueurs qui choisissaient la figure [alors encore] faible de la reine s'ils avaient une option plus avantageuse. Pour finir, lorsque la reine a cessé d'être la pièce la moins forte, les mœurs avaient évolué et l'on n'attendait plus des échecs qu'ils se plient à un carcan moral.

En 1862, la British Chess Association a publié son premier *memento* des règles, dont la 13^e stipulait : "Lorsqu'un pion atteint la huitième case, le joueur peut choisir une pièce pour le remplacer ou le laisser en tant que pion." Les joueurs d'échecs britanniques passèrent les vingt années suivantes à débattre sans fin : la promotion du pion était-elle un droit ou bien un devoir pour le joueur ? On ignore de quel côté se rangeait Lewis Carroll, mais dans sa partie où les règles sont déformées et les actions des joueurs ne suivent aucune logique, une seule règle est respectée : Alice le pion atteint l'autre bord de l'échiquier et devient Alice la reine. L'obligation de promouvoir le pion au rang de figure plus puissante a été inscrite dans les règles officielles en 1883.

Les Douze Chaises : fièvre des échecs dans le monde soviétique

Dans *Les Douze Chaises*, le roman des écrivains [russe] Ilf et Petrov [1928, traduit en français chez Albin Michel], Ostap Bender propose d'affronter plusieurs adversaires simultanément dans le club d'échecs de la petite ville de Vassiouki. Il ne sait pas jouer, ne nourrit pas d'ambitions particulières pour les échecs : la participation coûte 50 kopecks, et chaque ticket d'entrée en vaut 20, donc le roi de la combine fait une affaire. Le discours qu'il prononce devant les membres du cercle d'échecs pour leur soutirer de l'argent mérite le détour. Il promet aux habitants de Vassiouki que, s'ils entreprennent de développer les échecs dans leur ville, celle-ci passera du statut de province à celui de centre du monde, voire de l'univers, lorsque la nouvelle pensée échiquéenne deviendra une science et permettra de communiquer avec d'autres planètes. Les membres du cercle d'échecs écoutent Bender avec



Bons baisers de Russie (Terence Young, 1963). La guerre froide sur échiquier. Photo United Artists / Album / akj-images



Dans *2001, l'Odyssée de l'espace* (1968), Stanley Kubrick imagine un supercalculateur qui met l'humanité échec et mat. Photo MGM / 7e Art / Photo 12

enthousiasme, imaginant voir pousser au milieu de Vassiouki un palais de la pensée échiquéenne de 33 étages, chaque pièce abritant des joueurs pensifs penchés au-dessus d'échiquiers en malachite. Par ces discours emphatiques sur un avenir échiquéen radieux, [les deux auteurs satiriques] Ilf et Petrov se moquaient de la fièvre des échecs qui avait envahi l'Union soviétique (URSS) dans les années 1920.

Le début de cette diffusion massive des échecs en URSS est associé au nom

du commissaire à la formation militaire Alexandre Il'ine-Jenevski. Lui-même joueur d'échecs, il voyait ce sport comme "un art noble et utile qui développe la force intellectuelle des jeunes générations" et parvint à en convaincre les dirigeants du parti. Dès 1920, il inscrivit les échecs au programme de la formation militaire et, la même année, organisa le premier championnat d'échecs soviétique. En 1924, grâce aux efforts d'un autre fonctionnaire soviétique, Nikolaï Krylenko, commissaire

adjoint à la Justice de la RSFSR [la République de Russie au sein de l'URSS], la Fédération soviétique des dames et des échecs est créée au Haut Conseil pour la culture physique du Comité exécutif central. La fédération a pour mission de faire des échecs un outil de développement intellectuel des masses laborieuses. Dans les maisons de la culture, les bibliothèques, les écoles et les usines, des clubs d'échecs sont créés, des manuels sont traduits dans toutes les langues de l'URSS, journaux et magazines lancent des rubriques consacrées aux échecs. Le socialisme veut faire de la culture un bien commun, et l'"échiquéisation" généralisée, à l'égal de l'alphabétisation, figure en bonne place dans ce plan.

En 1925, l'URSS organise le premier tournoi international d'échecs de Moscou, où le célèbre joueur cubain José Raúl Capablanca [champion du monde de 1921 à 1927] est battu par Alexandre Il'ine-Jenevski. À peine deux semaines plus tard, *La Pièvre des échecs*, une comédie de Vsevolod Poudovkine, sort sur les écrans; dans le film [un court-métrage muet d'une vingtaine de minutes], le vrai Capablanca joue les entremetteurs entre un jeune amateur d'échecs et une jeune fille qu'il initie au jeu. Le film rencontre un grand succès et joue un rôle considérable dans la popularisation des échecs en URSS; certains

considèrent même qu'il constitue l'une des sources d'inspiration de Vladimir Nabokov pour son roman *La Défense Loujine* [1930, traduit en français chez Fayard].

Bons baisers de Russie : la géopolitique de l'échiquier

“Les Russes sont très forts aux échecs. Ils savent magnifiquement réaliser leurs plans secrets. Le jeu est planifié jusque dans les moindres détails et tous les gambits [Le sacrifice d'un pion, le terme anglais désigne aussi un pari risqué] de l'adversaire sont anticipés.” Il s'agit d'une réplique du film *Bons baisers de Russie*, le deuxième opus de James Bond, sorti en 1963. Le film s'ouvre sur un tournoi d'échecs à Venise, dans lequel un joueur tchécoslovaque, Tov Kronsteen, un agent de l'organisation terroriste [fictive] Spectre, remporte une victoire facile sur le Canadien MacAdams. Dans cette compétition entre deux représentants respectifs des blocs de l'Est et de l'Ouest à la table de jeu, le spectateur découvre une nouvelle interprétation des échecs en tant qu'allégorie de la guerre froide. Aucun autre jeu ne peut aussi exactement retracer l'essence même de la guerre froide, où l'analyse de la stratégie de l'ennemi et l'anticipation de ses actions sont au cœur des enjeux, et où l'objectif est toujours d'éviter un conflit frontal. Du reste, cette métaphore bien choisie avait une origine bien réelle puisque les échecs comme les compétitions sportives faisaient partie des enjeux de la période.

Lorsque l'équipe soviétique a vaincu les Américains lors du célèbre match radio [à distance entre Moscou et New York] de 1945, les échecs sont devenus un symbole de la suprématie soviétique. La politique du gouvernement soviétique de promotion massive des échecs a porté ses fruits : en quarante-cinq ans de guerre froide, l'URSS n'a échoué au Championnat du monde qu'une fois, en 1972, lorsque Boris Spassky s'est incliné face à l'Américain Bobby Fischer. Le film *Bons Baisers de Russie* est sorti neuf ans avant ce triomphe, mais Boris Spassky y participait déjà d'une certaine manière. En effet, la partie jouée entre Tov Kronsteen et MacAdams est la copie conforme d'une partie réelle jouée en 1960 par Boris Spassky et David Bronstein lors du championnat soviétique.

2001, l'Odysée de l'espace, ou l'intelligence artificielle maîtresse du jeu

Dans le film *2001, l'Odysée de l'espace*, de Stanley Kubrick, l'ordinateur surpassant CARL 500 [HAL 9000 dans la version originale] et le pilote Frank Poole jouent aux échecs à bord du vaisseau *Discovery One*. Les spectateurs assistent à la fin de la partie, au moment où CARL expose à Poole ses prochains coups aboutissant à un mat. Le film est sorti en 1968, et il faudra attendre

vingt et un ans avant que l'ordinateur Deep Thought batte le grand maître international David Levy en 1989, puis quelques années de plus pour que Deep Blue emporte une partie face au champion du monde Garry Kasparov en 1996.

Mais l'idée d'apprendre aux ordinateurs à jouer aux échecs a fasciné le monde tout au long de la seconde moitié du xx^e siècle, dès 1951, date à laquelle [Le mathématicien britannique] Alan Turing a écrit le premier algorithme d'échecs pour ordinateur. En 1956, l'ordinateur du Laboratoire national de Los Alamos [au Nouveau-Mexique, aux États-Unis] apprenait déjà à jouer à une version simplifiée des échecs. Il devint ainsi la première machine à vaincre un humain. Certes, il gagna contre un laborantin qui avait appris à jouer une semaine avant l'expérience. Dans les années 1960, des programmes pour divers ordinateurs étaient conçus dans des laboratoires de recherche du monde entier, de l'URSS aux États-Unis, et on organisait même des tournois entre ordinateurs. La certitude de Kubrick que les machines allaient apprendre à jouer aux échecs contre les humains était donc tout à fait dans l'air du temps. Jouer, et plus encore.

CARL 500 est une intelligence artificielle extraordinairement évoluée, il pilote tout un vaisseau et joue en effet divinement bien aux échecs. Pourtant, en annonçant à Frank les coups censés le mener à la victoire, CARL s'amuse et glisse une erreur imperceptible afin de voir si Poole va vérifier ses coups ou s'en remettre aux capacités de déduction de l'ordinateur. Poole ne corrige pas l'ordinateur, et CARL 500 comprend que le pilote lui fait confiance en toute chose. Plus tard, l'ordinateur ne se privera pas de profiter de cette confiance aveugle.

— **Ouliana Volokhova**
Publié le 5 février



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Venez tester votre connaissance du vocabulaire des échecs et de ses traductions dans un quiz préparé par *Courrier international*. Retrouvez aussi les meilleurs articles que la presse étrangère a consacrés aux tournois les plus importants.

Portrait

Judit Polgar, pionnière magyare

La joueuse la mieux classée de l'histoire, huitième mondiale en 2005, se bat pour l'égalité des sexes dans la discipline. Cette Hongroise a été l'une des sources d'inspiration pour le personnage de Beth Harmon, l'héroïne du *Jeu de la dame*.

Sacrée grand maître à l'âge de 15 ans et seule femme à avoir vaincu la légende russe Garry Kasparov, Judit Polgar, née en 1976 à Budapest, a bouleversé une discipline qui, encore aujourd'hui, reste très masculine.

“Je ne serai satisfaite que lorsque les entraîneurs arrêteront de différencier les garçons et les filles concernant les perspectives de succès. J'ai réussi à me hisser parmi les meilleurs car je n'avais pas d'objectif plus modeste que de décrocher le titre de champion du monde au masculin”, explique au portail hongrois **Qubit** cette ambassadrice de l'ONU pour l'égalité hommes-femmes. Son père, un psychologue et enseignant d'échecs qui a scolarisé ses trois filles à domicile, l'a très tôt initiée à la discipline, comme ses aînées, Zsuzsanna et Zsófia. Il voulait montrer que l'on pouvait, à force d'entraînement, atteindre l'excellence sans n'importe quel domaine. *“Je n'ai pas eu l'impression d'une enfance sacrifiée, car le succès est arrivé très rapidement,* confie l'ancienne joueuse au magazine **Mandiner**. *J'ai remporté ma première compétition internationale à New York quand j'avais 9 ans. Nous vivions une existence totalement différente des autres enfants et nous le savions. Les victoires nous motivaient.”*

Retraîtée des échiquiers depuis août 2014, Judit Polgar se consacre désormais à transmettre son savoir aux plus jeunes. Elle supervise notamment, par l'intermédiaire d'une fondation portant son nom, un programme éducatif spécifique s'adressant aux enfants dès l'âge de 4 ans. *“De mon point de vue, il serait important que tous les enfants s'approprient les échecs à un certain degré, car ce jeu développe leurs capacités et encourage le raisonnement stratégique. Voilà pourquoi j'estime salvateur qu'il arrive dans les écoles”,* affirme-t-elle, interrogée par **Index**, un site d'information magyar. Depuis 2013, elle est responsable de l'intégration du jeu comme

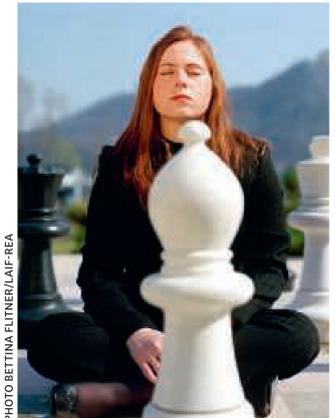


PHOTO BETTINA FLITNER/LAIF-REA

matière optionnelle au sein des établissements primaires hongrois. Décorée en 2015 de la prestigieuse médaille de l'Ordre de Saint-Étienne, l'équivalent hongrois de la Légion d'honneur, en récompense de son parcours extraordinaire et de sa contribution au système éducatif, Judit Polgar s'est récemment reconvertie dans le coaching en entreprise, rapporte **HVG**, l'hebdomadaire de référence en Hongrie. *“Depuis février, la reine des échecs codirige une société de conseil baptisée Queen's Gambit KFT [référence au titre original de la série de Netflix Le Jeu de la dame], travaillant entre autres dans le secteur de l'édition”,* développe l'hebdomadaire. Fin décembre 2020, à l'occasion d'une rencontre filmée et diffusée sur les réseaux sociaux, Judit Polgar a pu féliciter Anya Taylor-Joy, l'interprète du rôle de Beth Harmon, la championne terrassant les hommes dans *Le Jeu de la dame*, relate **Blikk**, un tabloïd de Budapest : *“Conquête par la série de Netflix et la gestuelle du personnage de Beth, Judit Polgar a même proposé en fin de discussion à l'actrice de lui apprendre quelques astuces techniques, une offre acceptée avec une très grande joie par cette dernière.”*

— **Courrier international**

Le tricheur, le streameur et la championne

Une “guerre des échecs” a récemment défrayé la chronique en Indonésie. L'affaire en dit long sur la place prise par le streaming et les nouvelles technologies dans ce jeu.

La Fédération internationale des échecs (Fide) en a été sidérée, rapporte **Koran Tempo**, un hebdomadaire indonésien. Le 22 mars 2021, une partie d'échecs en présentiel a été regardée en ligne par plus de 1,2 million de personnes. Du jamais-vu, selon la fédération.

Sur le papier, la rencontre, organisée à Jakarta, s'annonçait déséquilibrée. D'un côté de l'échiquier, Irene Kharisma Sukandar, première joueuse d'Indonésie à avoir accédé aux titres de grand maître féminin puis, dans la catégorie mixte, de maître international. À 28 ans, elle est aussi conseillère auprès de la Fide pour la promotion des échecs en Asie. De l'autre côté, Dabang Subur, un joueur amateur indonésien. Mais l'intérêt de la partie résidait dans son contexte : depuis quelques semaines, Dabang Subur se livrait sur les réseaux sociaux à une “guerre des échecs” contre Levy Rozman, une star américaine de la discipline. En acceptant de l'affronter, Irene Kharisma Sukandar a offert une issue au conflit, et s'est vu introniser “reine de paix” par la presse indonésienne.

Mais rembobinons. Levy Rozman est un proche du grand maître Hikaru Nakamura, un Américain d'origine japonaise, actuel numéro un mondial de blitz (un format de jeu dans lequel le temps de réflexion est très limité). Tous les deux, avec la joueuse hongroise Anna Rudolf, officient sur la plateforme de streaming Twitch : le trio commente ensemble les grands tournois et contribue à développer sa discipline en ligne. Et chacun d'eux, sur sa propre chaîne, diffuse ses parties en direct – Rozman sous le pseudo GothamChess.

Colère des internautes. Le 2 mars, Levy Rozman joue en ligne une partie en format rapide contre un joueur indonésien : Dewa_Kipas, le pseudo de Dabang Subur sur le portail spécialisé Chess.com. L'Américain perd mais quelque chose lui



↑ Dessin d'Eva Vázquez paru dans *El País*, Madrid.

met la puce à l'oreille : “À ce niveau, les coups les plus évidents sont joués presque immédiatement, or Dewa_Kipas a pris régulièrement de sept à dix secondes pour se décider, même quand les options étaient très limitées”, relate le magazine californien **Wired**. Le temps de laisser un ordinateur calculer le meilleur coup ? “On dirait que nous avons affaire à un tricheur !” s'exclame GothamChess. Il regarde de plus près le profil de son rival sur le site, créé un mois plus tôt : Dewa_Kipas affiche des performances stratosphériques mais n'a aucun titre officiel à son actif.

“Peu de temps après ce duel, le compte de Dewa_Kipas a été bloqué sur Chess.com en raison de coups jugés suspects. Ce blocage provoque la colère des internautes indonésiens, qui déversent un flot de critiques sur GothamChess. En conséquence, le joueur décide de fermer sa chaîne YouTube aux utilisateurs d'Indonésie”, raconte **Kompas**, un quotidien de Jakarta. Des internautes l'accusent d'avoir utilisé de son influence auprès du portail pour faire bannir son adversaire, lequel nie en bloc toute tricherie (y compris par la voix de son fils, sur Facebook). Danny Rensch, le patron de Chess.com, vole au secours de l'Américain. Comme il l'explique à **Wired** : “Chaque décision de fermeture de compte est prise en s'appuyant sur un dossier – avec des preuves et des analyses statistiques – suffisamment solide pour être défendu devant un tribunal si besoin est.” Dans ce cas précis, “le doute n'était pas permis”, assure-t-il.

C'est ici qu'entre en jeu Irene Kharisma Sukandar, qui connaît bien les excellentes performances de Rozman. Elle propose à Dabang Subur un face-à-face physique afin de clarifier et pacifier la situation. Elle le bat à plate couture le 22 mars, ce qui prouve à plus de 1,2 million de spectateurs que le joueur amateur a bel et bien triché face à l'Américain. Selon les commentaires du blog d'actualité de Chess.com, Subur a perdu “les trois manches disputées, en commettant des erreurs plutôt grossières”.

Triomphe modeste. “Tout est fini, les gars, tout le monde peut reprendre une vie normale”, lance Irene après sa victoire. Quand **Koran Tempo** lui demande son avis sur le match, elle a le triomphe modeste, pour ne blesser personne : “J'ai combattu de nombreux joueurs d'échecs de tous les niveaux. Ce match, je l'ai abordé comme les autres. Je suis restée sérieuse, au meilleur de ma forme et concentrée. La concentration était nécessaire pour que les questions non techniques [c'est-à-dire les polémiques] ne perturbent pas le jeu.”

Quant à Rozman, au lendemain du match, il a rouvert sa chaîne aux Indonésiens. Il déclare sur Twitter : “Chère Indonésie, ça été une belle aventure, mais maintenant elle est terminée. Vous pouvez croire à la vérité ou vous voiler la face. [...] N'hésitez pas à

En bref

Dopage électronique

Pour l'hebdomadaire polonais **Polityka**, nul doute qu'Internet et les applications sur mobile facilitent le “dopage électronique”, a fortiori dans un contexte de pandémie où de nombreux tournois se tiennent en mode virtuel. Des programmes informatiques sont frauduleusement utilisés pour calculer les meilleurs coups possible. Mais d'autres facteurs encouragent la triche. “Aujourd'hui, les joueurs ont soit de grands succès à moindre effort. Certains essaient d'améliorer leurs résultats par la triche. Je suis effrayé par le fait que cela concerne aussi bien des professionnels titrés que des adolescents”, rapporte Maciej Sroczynski, maître de la Fédération internationale des échecs (Fide) et entraîneur. De plus, “la pression extérieure peut être destructrice”, ajoute **Polityka**, citant le cas de parents “qui crient contre leur enfant après une partie perdue”. La concurrence est féroce puisque “seuls les cinquante meilleurs joueurs mondiaux peuvent vivre des échecs”, quand la Pologne compte à elle seule 65 000 licenciés. Même sans prix à la clé, “la triche peut être addictive et agir comme une injection de dopamine pure, observe encore Maciej Sroczynski. J'ai entendu des juniors têtes de série se vanter d'avoir triché sur Internet sans se faire attraper. Et sinon, pas de problème, ils se créeront un nouveau compte.”

regarder mes vidéos, pour battre vos amis aux échecs. Peace and love.”

Pour Irene Kharisma Sukandar, cette controverse a eu le mérite de rendre les échecs encore plus populaires dans le pays. Le jeu y est traditionnellement un des passe-temps favoris lors de la “ronde de nuit” à laquelle les hommes d'un même village ou quartier sont assignés par petits groupes, à tour de rôle, pour veiller jusqu'à l'aube, dans des huttes sur pilotis, à la sécurité de leur communauté. Mais les derniers mois lui ont donné une tout autre envergure. “C'est comme un nouveau virus, s'enthousiasme la championne, citée par **Koran Tempo**. Déjà, à cause de la pandémie, les tournois en ligne se sont multipliés et le nombre de joueurs d'échecs a beaucoup augmenté. Et à cela s'est ajouté le succès de la série *Le Jeu de la dame* sur Netflix. La fièvre des échecs a gagné des gens qui ne jouaient pas auparavant.”

— **Courrier international**